

LES APPARITIONS MARIALES dans le contexte du XIX^e siècle

Ma réflexion est partie du fait que deux apparitions marquent un tournant dans les interventions de Marie en raison de leur référence à la fin des temps, ouvrant la voie à une série d'autres sur ce thème. Ce sont celles de la rue du Bac et de La Salette. Or elles ont comme particularité de se dérouler au XIX^e siècle et en France. Ceci m'a amené à m'intéresser de plus près à ce siècle et à réaliser combien il s'accorde avec les avertissements de la Vierge et éclaire le climat spirituel de notre époque.

LA RUE DU BAC

Marie y apparaît une première fois au cours de la nuit du 18 au 19 juillet dans une période pré-révolutionnaire. La France se trouve à ce moment-là à une période charnière : Charles X, fortement contesté, est renversé quelques jours plus tard à l'occasion des journées mouvementées des 27, 28 et 29 juillet, qui seront appelées les « *Trois Glorieuses* ». Ces événements, qui constitueront ce qui sera appelé la révolution de juillet, seront l'occasion d'un déchaînement de forces anticléricales, avec la mise à sac de l'archevêché de Paris et l'agression de membres du clergé. La rupture sera consommée cette même année 1830 quand, par décret de Louis Philippe 1^{er}, le nouveau Roi, le catholicisme cessera d'être une religion d'état. Cette décision amorce de fait un tournant dans l'histoire religieuse du pays.

Marie déclare notamment : « *Les temps sont très mauvais, des malheurs vont fondre sur la France, le trône sera renversé, le monde entier sera renversé par des malheurs de toute sorte. Mais venez au pied de cet autel : là, des grâces seront répandues sur toutes les personnes qui les demanderont avec confiance et ferveur (...) Le moment viendra où le danger sera grand, on croira tout perdu... Je serai avec vous, ayez confiance* ».

Ce qui retient l'attention, c'est que cette annonce est réalisée en parallèle avec des références au livre de l'Apocalypse. Ainsi lors de la deuxième apparition du 27 novembre 1830, Marie se tient debout sur un serpent telle la Femme de la Genèse, et on relève la présence de douze étoiles sur le pourtour de la médaille qu'Elle transmet à sa messagère. Il s'agit là d'une référence au chapitre 12 du livre de l'Apocalypse.

C'est là le premier tournant. L'apparition de La Salette, qui succède à celle de la rue du Bac, va clairement confirmer cet accent mis sur la fin des temps, dans les messages de la Vierge.

LA SALETTE : LA DENONCIATION DU PECHE

Le 19 septembre 1846, Marie délivre à deux pasteurs un message tout à la fois terrifiant et vertigineux, destiné à frapper les esprits. Tout en versant des larmes, la Vierge fait état du rejet de Dieu par les hommes, et fournit une vision prophétique sur les conséquences désastreuses qui ne manqueront pas de se produire si rien n'est fait. La Vierge déclare notamment : « *Malheur aux habitants de la terre ! Dieu va épuiser sa colère, et personne ne pourra se soustraire à tant de maux réunis* »... « *On ne verra qu'homicides, haine, jalousie, mensonge et discorde, sans amour pour la patrie ni pour la famille* ». Une des conséquences de ce constat accablant, c'est que **Satan et ses démons seront déchaînés de l'enfer « en 1864 »** De même, « *il y aura en tous lieux des prodiges extraordinaires, parce que la vraie foi s'est éteinte et que la fausse lumière éclaire le monde* »... « *Les gouvernements civils auront tous un même dessein, qui sera d'abolir et de faire disparaître tout principe religieux, pour faire place au matérialisme, à l'athéisme, au spiritisme, et à toutes sortes de vices* » déclare la Sainte Vierge. « *L'Eglise aura une crise affreuse* »... « *Car voici le temps des temps, la fin des fins* ». Elle conclut en disant : « *L'eau et le feu purifieront la terre et consumeront toutes les œuvres de l'orgueil des hommes, et tout sera renouvelé ; Dieu sera servi et glorifié.* »

LE XIXe SIECLE

Comme nous l'avons évoqué ci-dessus, les apparitions si particulières de la rue du Bac et de La Salette se déroulent au XIXe siècle et en France. On peut difficilement y voir un hasard quand on remarque combien notre pays est à l'avant garde des évolutions de cette période, portée par la dynamique révolutionnaire. La société connaît alors des mutations dans presque tous les domaines, et notamment politique, social et spirituel.

C'est ce dernier domaine qui va nous intéresser au premier chef, car c'est là que se situent les véritables enjeux : le XIXe siècle présente en effet un niveau de persécutions contre le christianisme rarement atteint. A peine remise des vicissitudes subies au cours de la Révolution, l'Eglise est frappée à la tête avec l'emprisonnement de Pie VI (1775 à 1799) et le périple éprouvant qui lui est imposé jusqu'à Valence, où il meurt d'épuisement. L'Eglise connaît ensuite un début d'accalmie avec la signature du Concordat de 1801. Les attaques ne vont cependant pas tarder à se cumuler sur tous les fronts. Ce sont d'abord les lois organiques de 1802 imposées par Napoléon contre l'avis de Rome pour renforcer le contrôle de l'Etat sur l'Eglise de France. Pie VII (1800-1823) ne se montrant pas assez docile à ses vues, l'empereur va en faire un nouvel otage pour soumettre la religion à son pouvoir absolu, maintenant le saint Père sous sa pression constante à Savone puis à Fontainebleau. Sous Louis Philippe, qui accède au trône après la Révolution de Juillet, le catholicisme cesse d'être religion d'Etat.

Le climat va encore se dégrader quand la France, humiliée par la victoire de la Prusse qui lui ravi l'Alsace et de la Lorraine, entre dans une nouvelle période de troubles en mars 1871 avec la Commune de Paris, laquelle succède à la révolution de 1848. Malgré son existence éphémère, elle proclame la séparation de l'Eglise et de l'Etat, préparant le terrain pour la loi de 1905. Cette dernière, qui intervient dans un contexte d'exacerbation des tensions religieuses et après une série de mesures visant à déconfessionnaliser la vie publique, marque un tournant décisif dans l'histoire du pays.

Hors de France, les épreuves que doit affronter la papauté se poursuivent sous Pie IX (1846-1878), lequel est obligé de se réfugier à Gaète sous la pression populaire. En 1860, le royaume du Piémont s'empare des Etats pontificaux, ne laissant au pape que le Latium. Les troupes italiennes vont finalement l'envahir en 1870, profitant du départ du corps expéditionnaire français rapatrié pour renforcer les armées de Napoléon III engagées dans la guerre contre la Prusse. Pour la première fois depuis la donation de Pépin le Bref au VIIIe siècle, l'Eglise se voit privée de ses territoires. Les papes vont se considérer dorénavant comme prisonniers au Vatican jusqu'aux accords de Latran en 1929¹. Cette situation nouvelle va permettre cependant aux souverains pontifes de se dégager de leurs attaches temporelles et de se concentrer sur leur mission spirituelle.

Sur le plan doctrinal maintenant, c'est tout d'abord la Bible qui va essuyer un feu nourri de critiques tant au niveau scientifique, philosophique qu'archéologique. La théorie de Darwin sur l'évolution des espèces va ainsi remettre en cause le récit de la Genèse de manière décisive et servir de pièce d'artillerie contre l'enseignement chrétien. Les campagnes de fouilles vont pour leur part peu à peu livrer les secrets de la civilisation mésopotamienne et valider certains épisodes bibliques tout en en réfutant d'autres (récit similaire à celui du Déluge trouvés dans les écritures cunéiformes à travers l'épopée de Gilgamesh). Tout ceci conduit à une remise en cause progressive des Ecritures, considérées désormais par certains comme un simple recueil mythologique.

C'est dans ce contexte qu'est publié en 1863 *La vie de Jésus*, livre à grand succès d'Ernest Renan (1823-1892). Cet ancien séminariste, gagné par le doute, rejette tout caractère inspiré de la Bible, faisant du Christ un « simple » dénué de dimension transcendante. Il veut faire de l'histoire sainte une banale histoire humaine.

¹ Par ces accords, signés un 11 février (date anniversaire des apparitions de Lourdes), le Vatican devient un Etat souverain et sujet de droit international.

Autre écueil : la science et le positivisme. La science suscita des progrès technologiques jusque-là inimaginables, au point de bouleverser les cadres de pensée traditionnels, avec notamment l'avènement de la révolution industrielle.

C'est au XIXe siècle que culmina l'idée que la science est l'artisan du bonheur humain, la garantie d'un progrès sans limite, l'assurance d'une marche inexorable vers un monde meilleur. Devant ces perspectives radieuses, la vérité fut recherchée du côté du monde physique, de l'univers pratique. On cherchait un autre modèle explicatif du monde que celui véhiculé par les religions. C'est dans ce contexte que naquit le positivisme. Ce courant de pensée, fondé par Auguste Comte (1798-1857), avait pour ambition d'élaborer une connaissance basée sur l'observation des faits réels, et de n'accepter que ce qui peut être vérifié empiriquement. Cette philosophie, en rupture avec la théologie, va exercer une grande influence sur les penseurs de la deuxième moitié du XIXe s et favoriser le développement de l'athéisme.

Par la suite, Comte doit affronter la mort de la femme dont il était éperdument amoureux, et ce traumatisme le fait évoluer vers une forme de religiosité. Il voue alors un véritable culte à son ancienne conjointe et ressent le besoin d'une religion garante de l'organisation sociale. Il instaure à cet effet « *la religion de l'humanité* », destinée à remplacer le règne de Dieu et seule capable à ses yeux de réaliser l'unité du genre humain. Cette religion est dotée d'une âme collective, appelée *le Grand Etre* (véritable caricature de l'Eglise, corps mystique du Christ). Comme on n'est jamais mieux servi que par soi-même, Comte se proclame le grand prêtre de cette nouvelle religion et son ancienne compagne en devient l'icône. Il en établit les croyances, les rites, les cérémonies, le calendrier, les sacrements.

Ce parcours intellectuel est symptomatique d'une époque tour à tour religieuse, laïque ou empreinte de mysticisme.

Autre écueil : le courant romantique et la recherche d'une nouvelle religion. La littérature est influencée notamment par le romantisme, mouvement européen qui tend à réhabiliter l'individu et ses passions tout en voulant se libérer du rigorisme des règles classiques. C'est la revanche de l'imagination et de l'émotion sur les conventions d'un autre âge, l'élan du cœur contre la raison desséchante. Le bonheur est recherché dans la nature, l'exotisme, le merveilleux, témoignant du malaise d'une société en proie aux bouleversements politiques et économiques qui rejette l'établissement d'un monde mécanique, sans âme, gagné par une urbanisation galopante.

Le courant romantique exalte les tourments de l'âme et du cœur, avec pour corollaire la remise à l'honneur de la question des liens entre Dieu et les hommes, en opposition avec le rationalisme des Lumières. Ce n'est pas le christianisme qui va en profiter mais de nouvelles formes de spiritualité. La religion chrétienne étant jugée dépassée et confondue dans le mépris voué à la monarchie renversée, il s'agit à l'image d'Auguste Comte avec sa religion de l'Humanité, d'élaborer une nouvelle confession. Rome est accusé d'avoir perverti la pureté du message évangélique en provoquant sa fossilisation. Seul peut subsister un christianisme rénové, débarrassé du péché originel et soustrait au joug d'un clergé sclérosé. L'Eglise est considéré au mieux comme une préparation à la véritable Religion. Il est temps désormais de céder la place à la religion des temps nouveaux. Il s'agit dorénavant d'atteindre « l'Harmonie ». Nombre des plus grands auteurs du siècle n'auront de cesse de l'appeler de leurs vœux et d'en rédiger le catéchisme. George Sand, Jules Michelet, Auguste Comte et surtout Victor Hugo en seront les prêtres, tout en relayant l'anticléricalisme de l'époque.

« *Je veux cracher sur le peuple qui s'agenouille devant les cardinaux* » écrit George Sand dans sa correspondance, tout en conspuant l'Eglise et le clergé dans *Daniella* et *Mademoiselle la Quintinie*. Dans *La cause du peuple*, elle proclame : « *Le communisme est l'application de l'Evangile dans la vie réelle* ». « *Historiquement, le prêtre est haïssable. Socialement il est nécessaire* » répond Hugo dans *Choses vues*, tout en enfonçant le clou dans *Philosophie prose* : « *Le prêtre éclipse Dieu* », « *Toutes les religions sont fausses par la surface qui est le dogme, et vraies par le fond qui est Dieu* », « *Petit séminaire, le néant enseigné / faire un prêtre, c'est vider un homme* ». Dans *L'art d'être grand père*, ce n'est guère plus reluisant : « *Dans les plis de leurs dogmes, ils ont la sombre nuit* », tout comme dans *Les chants du crépuscule* : « *Nous portons dans nos cœurs le cadavre pourri / de la religion qui vivait dans nos pères* ». Dans une lettre à Michelet, il déclare : « *Je décloue le Christ du christianisme* ». Dans une autre à Nefftzer, il précise : « *Il faut détruire toutes les religions afin de reconstruire Dieu. J'entends : le reconstruire dans l'homme* ». La foi ne vaut pour Hugo que si elle est détachée de l'Eglise. Plus besoin de clergé ni de sacrements quand on a une liaison directe avec le ciel. Une conception qui le conduira au spiritisme. La foi des temps nouveaux se doit de pousser en dehors des structures établies.

Hugo ne doute pas que qu'une nouvelle ère de félicité s'ouvrira quand sera advenu le triomphe de sa conception de la spiritualité. Son anticléricalisme se retrouve jusque dans son testament, où il écrit : « *Je refuse l'oraison de toutes les Eglises. Je demande une prière à toutes les âmes. Je crois en Dieu* ». Hugo suggère au peuple qu'il peut à son exemple se passer de tous les clergés et être en relation directe avec le ciel par sa seule volonté.

Il ne manquait plus qu'à matérialiser dans la pierre cette vision grandiose. Les funérailles de Victor Hugo en fourniront l'occasion : le Panthéon où il est enterré en 1885 cesse d'être l'église Sainte-Geneviève (son nom d'origine) pour devenir définitivement un temple laïque. Ce n'est plus la liturgie catholique qui aura droit de cité dorénavant en ces lieux, mais le culte des grands Hommes.

Il ne s'agit pas ici de dénigrer l'œuvre de Victor Hugo, l'un des plus grands esprits littéraires de son siècle, mais de souligner combien sa spiritualité, symptomatique de l'époque, est en opposition avec la révélation chrétienne. Dans son sillage, Emile Zola appellera également de ses vœux l'avènement d'une foi nouvelle. Son rejet d'une Eglise jugée caduque est particulièrement lisible dans l'œuvre qu'il produira à la fin de sa vie à la suite du cycle des Rougon-Macquart. Composée d'une trilogie (Lourdes, Rome et Paris) auquel se rattache un second volume intitulé en toute simplicité « *Les quatre Evangiles* », cet ensemble longtemps introuvable est souvent passé sous silence quand il est question de l'œuvre de Zola, comme s'il s'agissait de le recouvrir d'un voile pudique. Zola livre un bloc qui s'abîme dans la facilité et la fadeur. S'il ne ménage pas sa peine pour démontrer la décadence d'un catholicisme à bout de souffle, il peine à emporter l'adhésion, tant la charge est menée à coups de propos réducteurs. Tout à son mépris du christianisme, il multiplie les angles d'attaques jusqu'à l'absurde. Le texte, laborieux et sans épaisseur, est loin de la virtuosité d'un *J'accuse* ou du plaisir de lecture procuré par le cycle des Rougon-Macquart. Ces trois livres, même s'ils ne comptent pas parmi les plus lus de l'auteur, sont cependant emblématiques des idées du siècle. Les Trois villes décrivent l'itinéraire d'un prêtre, le père Froment, travaillé par le doute et opportunément prénommé Pierre. Comme pour mieux souligner les forces en présence, ce dernier est fils d'un homme de science incrédule et d'une dévote !

La foi n'est présentée que comme un dérèglement de la raison, auquel succombent en premier lieu les faibles d'esprits.

Dans *Lourdes*, le premier ouvrage, le père Froment accompagne un groupe de fidèles se rendant en pèlerinage dans la célèbre ville mariale. Zola s'emploie à dénigrer tout au long du récit le sanctuaire pyrénéen et la forme de piété qu'il draine. Les pèlerins sont présentés comme des créatures infantiles, des êtres décérébrés affamés d'illusion et débarquant « au pays du miracle ». Ils s'abîment dans des prières obsédantes, ils ânonnent des cantiques jusqu'à l'écoeurement. Le récit nous décrit la tragédie de ces gens de peu qui vont d'un cœur sincère s'abîmer dans des rites grotesques et des litanies dérisoires. Dans ce royaume du pathétique, les prêtres sont au mieux incroyants et au pire affairistes. La seule chose qui anime les fidèles, c'est qui sera le prochain à bénéficier du nouveau miracle. Mais la Vierge ne se montre pas à la hauteur de la tâche : rien qu'au cours des quelques jours du pèlerinage qui nous sont relatés, elle laisse mourir deux personnes devant la grotte, dont une petite fille dans les bras de sa mère ! Heureusement, elle se rattrape en guérissant entre autre l'amie d'enfance paralytique de Pierre Froment, opportunément prénommée Marie. Mais ce miracle, loin d'apporter l'apaisement, vient réveiller la passion secrète que le prêtre voue à son amie. Décidément rien ne va dans le bon sens dans ce coin des Pyrénées.

Zola ambitionne de décrire les symptômes d'une religion dégénérée qui se vautre dans l'idolâtrie et exploite la détresse. Il faut libérer le peuple abusé de cette « *superstition empoisonneuse* » appelée à être balayée par l'Histoire. La grotte n'est qu'un trou qu'il faut boucher au plus vite. Elle fait offense à la Raison et constitue « *une déchéance du sens commun* ». Lourdes est « *un lieu d'abomination et de perdition, transformé en vaste bazar, où tout se vendait, les messes, les âmes* ».

Heureusement, le dernier chapitre nous indique l'horizon à atteindre : la création d'une Religion nouvelle qui viendrait remplacer l'agonisante, « *l'homme faible et nu n'ayant pas la force de vivre sa misère terrestre sans l'éternel mensonge d'un paradis* ».

Dans *Rome*, le livre qui suit, l'auteur passe à la vitesse supérieure et prend cette fois pour cible le cœur du système à travers le Vatican. Pierre se rend en effet dans la cité éternelle pour défendre auprès du pape son livre intitulé « la Rome nouvelle » (tout un programme !), lequel est menacé d'être mis à l'Index. Il promeut dans son ouvrage la renaissance d'un christianisme « *exaltant l'amour des souffrants et des pauvres* », ce qu'il a cessé d'être dans sa vision des choses. Mais hélas pour l'abbé Froment, son séjour romain va le mener de désillusions en désillusions. Alors qu'il espérait recevoir un accueil favorable, il va se trouver confronté à un monde fossilisé où on intrigue en tous lieux et où on exècre sans trêve. Les humbles

sourires des prélats dissimulent la rage du pouvoir et l'esthétique des façades masque une laideur morale sans fond. Le pape Léon XIII, muré dans sa forteresse, retranché du monde, apparaît comme l'otage d'un palais où l'indignité suinte de tout côté. Comble du désespoir, Pierre découvre que le souverain pontife dont il avait une haute opinion, voue en fait une véritable dévotion à Notre Dame de Lourdes. « *Son rêve d'un pape intellectuel, évangélique, dégagé des basses superstitions, croulait* ». Zola veut à ce point noircir le tableau que son récit s'abîme dans le tragi-comique, notamment quand il nous décrit avec force détails un pape comptant tous les soirs ses sous dans sa chambre et rangeant soigneusement ses rouleaux d'or. Mais le comble du ridicule est atteint quand survient la question des Jésuites. L'abbé Froment est mis en face de la terrible réalité : ces « *pétrisseurs de cerveaux incomparables* » sont les véritables maîtres de Rome, ceux qui détruisent les carrières, défont les réputations, brisent les énergies. Leur puissance, « *basée sur la nécessité d'une transaction avec le péché* », leur donne une telle influence qu'ils ont réussi à inoculer « *l'âme jésuite* » au pape à son insu. Mais le sordide n'a pas encore atteint toute sa mesure. La santé de Léon XIII devenant chancelante, un cardinal pressenti pour être son successeur décide de passer à l'action pour mettre toutes les chances de son côté. Il organise pour se faire le meurtre du cardinal qui risque de lui ravir la place. Manque de chance pour lui, le poison dont il use n'atteint pas sa cible mais provoque la mort d'un homme et d'une femme amoureux l'un de l'autre. La seule histoire d'amour du récit finit ainsi dans le tragique. La conclusion s'impose d'elle-même : le christianisme est une religion « *qu'il faut se hâter d'enterrer, si l'on ne veut pas que ses restes empoisonnent les peuples* ». A trop vouloir accabler, Zola finit par devenir pathétique. Le coup de grâce sera donné à notre pauvre prêtre quand il sera reçu en entretien privé par Léon XIII : Pierre se lance dans un vibrant plaidoyer pour promouvoir une Rome de renaissance et d'espoir, mais son discours superbe se heurte à un mur d'incompréhension. Le pape ose même lui déclarer que ses écrits sont condamnables et dangereux ! L'abbé Froment comprend enfin qu'il n'y a plus ici que décombres, plus qu'un monde crépusculaire promis à une mort fatale. Aucun espoir n'est plus permis pour notre pauvre prêtre. Le pape n'est plus que le pivot dérisoire d'un monde qui tourne à vide. Au moment de quitter ce champ de ruines qu'est devenue Rome, il tombe sur un petit manuel de science et comprend qu'il contient là une force toute puissante qui va balayer toutes les conceptions religieuses. La conclusion s'impose : seule la science est éternelle, à elle seule appartient la victoire. Sa foi étant morte, Pierre jure désormais de ne satisfaire que la raison....

Dans *Paris*, l'auteur s'en prend cette fois-ci à la basilique du Sacré Cœur : « *C'est un temple bâti à la glorification de l'absurde* ».

Autre écueil : l'occultisme. Ceux qui n'en sont pas encore à rejeter tout sentiment religieux vont rechercher de nouvelles spiritualités en se passionnant pour l'occultisme. Il s'agit de revenir aux sources, de faire revivre les conceptions primitives de l'humanité, de redécouvrir la sagesse des premiers âges trop longtemps étouffée par le christianisme. Ces cogitations, où se côtoient le gnosticisme, l'alchimie, la magie, la kabbale, le spiritisme et autres soupes ésotériques vont produire une série d'élucubrations toutes plus indépassables les unes que les autres. La palme de toute cette production revient sans conteste à Hélène Prétovna Blavatsky (1831-1891). Cette aventurière russe qui n'a cessé de sillonner le monde avait pour noble ambition de transmettre au commun des mortels une doctrine secrète remontant à la plus haute antiquité que lui ont enseignée des Maîtres vivant dans un sanctuaire caché au fin fond de l'Himalaya. Elle fonda à cet effet la Société Théosophique et publia différents ouvrages où sont rassemblés un fatras ésotérique, souvent contradictoire, mêlant religion de l'Egypte antique, hindouisme, darwinisme, réincarnation, cosmologie, doctrines franc-maçonniques et théorie raciale. Tout cet univers saura séduire un large public. C'est bien connu, la vérité est ailleurs et la restauration spirituelle ne peut venir que de l'Extrême-Orient mystérieux. Au moins Hélène Blavatsky était-elle claire dans ses intentions : « *Notre but n'est pas de restaurer l'hindouisme, mais de balayer le christianisme de la surface de la terre* ».

Autre figure de l'occultisme : l'abbé Alphonse Louis Constant, qui après avoir renoncé à la prêtrise embrasse le socialisme et se fait connaître sous le pseudonyme d'Eliphas Lévi. Il promet dans ses livres une interprétation secrète des Evangiles réservée aux seuls initiés. On peut également citer Papus.

Mais il n'y a pas que les Maîtres tapis au fond de leurs cachettes montagneuses qui ont des secrets à révéler, il y a aussi les esprits. C'est aux Etats Unis que le dialogue avec ces derniers va prendre son essor, dans sa forme moderne, par l'intermédiaire des sœurs Fox. Ces dernières, qui vivaient à Hydesville dans l'Etat de New York, vont prétendre en 1847 qu'un esprit est entré en communication avec elles par le biais de coups répétés. Les sœurs Fox, devenues des célébrités, vont faire des émules dans tout le pays et en Europe, en seulement quelques années. Elles reconnaîtront à la fin de leur vie qu'elles avaient tout inventé mais il était trop tard pour enrayer le phénomène. En France, c'est Hippolyte Léon Denizard Rivail, alias

Allan Kardec (1804-1869), qui est considéré comme le père du spiritisme. Il prétend que son pseudonyme lui a été transmis lors de communications médiumniques et qu'il correspond au nom qu'il portait au temps des druides. Il obtient un grand succès grâce à son ouvrage *Le livre des esprits* qui se veut une compilation des messages reçus de l'au-delà. La réincarnation y est bien évidemment mise à l'honneur. Les guéridons vont parler et Victor Hugo, encore lui, sera le grand prophète spirite du siècle.

Autre écueil : Satan. Le romantisme ne pouvait manquer de s'emparer de la figure de l'ange rebelle. Applaudi à l'opéra, célébré par les poètes, réhabilité dans les romans, loué dans les illustrés, il est au sommet de sa popularité. L'époque n'hésite pas à afficher sa fascination pour celui qui dépasse toute norme. Le Satan romantique est moins criminel que victime. On se souvient de son premier nom, Lucifer, qui signifie le Porteur de lumière, et on lui prête le dessein d'avoir voulu éclairer l'homme pour briser la toute puissance d'un Dieu qui voulait maintenir l'humanité en sujétion.

Parmi les ouvrages les plus connus où il tient un rôle de premier plan, on peut citer : *La tentation de Saint Antoine*, de Gustave Flaubert ; nombres de poèmes de Baudelaire, *La fin de Satan* de Victor Hugo, *Consuelo* et *Leïla* de George Sand, *La Mère de Dieu* d'Eliphaz Lévi, *Eloa ou la sœur des anges* d'Alfred de Vigny etc. Si tous ne présentent pas l'ange rebelle sous un jour favorable, on observe cependant pour un nombre significatif d'entre eux la volonté de réviser le procès qui lui est fait. Il devient le réprouvé avec lequel l'humanité est appelée à se réconcilier. Il ne s'agit pas seulement pour le XIX^e s. de modifier la perception du mal, mais de l'intégrer dans un mouvement ascendant vers la lumière où se réaliserait la fusion des contraires. On rêve à une union finale entre Dieu et Satan, symbolisant la disparition de tous les antagonismes et partant, l'avènement de cette harmonie tant désirée, va être déclinée à l'infini par les auteurs romantiques. Ce thème de la remontée de l'ange déchu vers le Ciel va mobiliser nombre d'auteurs. Le plus en verve est encore un fois Victor Hugo, qui va produire des milliers de vers sur le sujet, notamment dans *La légende des siècles*, *La fin de Satan* et *les Contemplations*. Ces oeuvres livrent une lecture ésotérique de l'histoire de l'humanité depuis son commencement jusqu'à son terme, d'où il ressort que l'ennemi du genre humain ne peut être condamné à perpétuité, mais doit au contraire être tiré des ténèbres pour réintégrer les Cieux. Hugo va jusqu'à écrire au sujet des créatures de l'Enfer :

*On leur tendra les bras de la haute demeure,
Et Jésus, se penchant sur Béliel qui pleure,
Lui dira : C'est donc toi !*

*Et vers Dieu par la main il conduira ce frère !
Et, quand ils seront près des degrés de lumière
Par nous seuls aperçus,
Tous deux seront si beaux, que Dieu dont l'oeil flamboie
Ne pourra distinguer, père ébloui de joie,
Béliel de Jésus !*

*Tout sera dit. Le mal expirera ; les larmes
Tariront ; plus de fers, plus de deuils, plus d'alarmes ;
L'affreux gouffre inclément
Cessera d'être sourd, et bégaiera : Qu'entends-je ?
Les douleurs finiront dans toute l'ombre ; un ange
Criera : Commencement !*

Hugo veut ainsi concilier la vérité avec l'erreur !

Autre avocate de Satan : George Sand : Celle qui fut la grande prêtresse de la nouvelle religion s'est beaucoup penchée sur la figure du Révolté, jusqu'à défendre sa réhabilitation dans deux de ses romans : *Consuelo* et *La comtesse de Rudolstadt*. Elle avait déjà manifesté sa sympathie dans *Lélia*, du nom de l'héroïne, présentée dès le début du roman comme un être dont on discerne mal s'il est infernal ou divin. Dans *Consuelo* elle écrit : " *Il est temps que vous me connaissiez, et qu'au lieu de m'appeler l'ennemi du genre humain, vous retrouviez en moi l'ami qui vous a soutenu dans la lutte. Je ne suis pas le démon, je suis l'archange de la révolte légitime et le patron des grandes luttes* ».

Autre écueil : l'athéisme. Nous avons vu que Marie cite dans son message de La Salette l'année 1864 comme étant celle où Satan et ses démons seront déchaînés de l'enfer. Point n'est besoin de chercher bien loin pour relever qu'en septembre, mois anniversaire de La Salette, s'est produit un événement fondateur, à savoir la 1^{ère} Internationale des Travailleurs, à Londres. Au delà de l'aspect politique de ce rassemblement, ce sont en fait les bases d'une idéologie prônant l'athéisme qui se mettent en place, et qui vont conduire par ricochet à la révolution bolchevique, celle là même que viendra annoncer Marie à Fatima en 1917, quelques mois avant son avènement. Pour la première fois dans l'Histoire, l'athéisme était érigé en système d'Etat.

L'athéisme est l'un des traits marquants de l'époque et trouve ses lettres de noblesse avec le marxisme : « *La religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit d'une époque sans esprit. Le véritable bonheur du peuple exige que la religion soit supprimée en tant que bonheur illusoire du peuple* ». (Introduction à la critique de la philosophie du droit de Hegel, Karl Marx). Pour lui, la religion n'est qu'une construction visant à créer les conditions socio-économiques permettant l'aliénation de l'homme, en lui faisant miroiter un au-delà illusoire. La religion est donc nuisible et doit être combattue. Comme aimait à le soutenir la propagande communiste, lutter contre la religion, c'était hâter la chute du capitalisme.

Nietzsche dynamite quant à lui la morale judéo-chrétienne et prône le « Surhomme » qui s'érige contre la médiocrité de la société. « Culte de la force et de l'individualisme qui préfigure certaines idéologies du siècle à venir ». Il en entrevoit les ombres terrifiantes. Il pressent la crise à venir des valeurs occidentales quand on réalisera que Dieu est mort, quand triomphera la vision d'un monde sans Dieu. « *Où est Dieu, criait-il, je veux vous le dire ! Nous l'avons tué – vous et moi ! Nous tous nous sommes ses meurtriers ! Mais comment avons-nous fait cela ? (...) N'entendez-vous pas déjà le bruit des fossoyeurs qui portent Dieu en terre ? Ne sentez-vous pas déjà l'odeur de la pourriture de Dieu ? – car les dieux aussi pourrissent ! Dieu est mort ! Dieu restera mort ! Et nous l'avons tué ! Comment nous consolerons-nous, nous les meurtriers entre tous les meurtriers ? Ce que le monde avait de plus sacré, de plus puissant a saigné sous nos couteaux – qui lavera de nous la tache de ce sang ? Avec quelle eau nous purifierons-nous ?* » Le Gai Savoir de Nietzsche.

C'est aussi le siècle où est créée en 1848 la première société des libres-penseurs, qui rassemblent athées et déistes autour de Jules Simon. Profitant de l'anticléricalisme ambiant, ce courant professe sa haine de l'Eglise. Tout est bon pour tourner en dérision le pape et le clergé, avec une hostilité toute particulière envers les Jésuites, considérés comme la force de frappe du monde catholique.

La riposte de l'Eglise. L'Eglise fait figure de forteresse assiégée. Elle est accusée de stagnation intellectuelle, d'obscurantisme. On la désigne comme une force réactionnaire face à la montée irrésistible du Progrès. On guette le dernier souffle d'une Eglise qui n'en finit pas d'agonir. Malgré le terrain perdu et les affres qu'elle subit, l'Eglise ne renonce pas pour autant à exercer un magistère sur la vie intellectuelle et politique. Plus que jamais, elle veut montrer le chemin à suivre et dénoncer les impasses des raisonnements viciés.

L'Eglise réplique par trois bombes atomiques : le Syllabus, la proclamation de l'infaillibilité pontificale et le dogme de l'Immaculée Conception.

Pie IX en gardien inébranlable du dogme. Raideur dogmatique. Intransigeance. Crispation, raidissement. L'Eglise adopte dans un premier temps une ligne dure de refus du monde moderne.

En 1854, Pie IX promulgue le dogme de l'Immaculée Conception de Marie, par la bulle *Ineffabilis Deus*. Alors que le siècle s'évertue à diffuser sa conception égalitaire, voilà que l'Eglise proclame qu'une créature est au-dessus de toutes les autres !

Pie IX publie sa première encyclique *Qui pluribus*, qui dénonce le libéralisme religieux : « *cet épouvantable système d'indifférence, qui abolit toute distinction entre la vertu et le vice, la vérité et l'erreur* ». Le catholicisme doit se rallier au Progrès « *comme si la religion était l'œuvre des hommes et non de Dieu* ».

Et en 1864 c'est le Syllabus. Ce document est un recensement des « erreurs » de la pensée moderne : l'indifférentisme religieux, le principe de séparation de l'Eglise et de l'Etat, le naturalisme, le rationalisme, le socialisme, le communisme, le nationalisme, l'autonomisme moral etc. C'est la condamnation du siècle. Les progressistes s'étranglent. Trop c'est trop. L'Eglise ne comprend décidément rien au mouvement des idées. Une partie des catholiques eux-mêmes jugent indéfendable ce catalogue des erreurs du siècle. Déchiffrement de l'époque. La papauté est décidément irrécupérable.

Léon XIII choisira une ligne plus conciliante et oriente l'Eglise dans le sens du ralliement à la République.

En 1870, alors que le Vatican est cerné par les troupes de Garibaldi, le pape fait voter par le Concile Vatican I, l'Infaillibilité pontificale. Cette proclamation est considérée comme une tentative de domination mondiale.

Un renversement de tendance s'opère au cours des dernières décennies du XIX^e s. On assiste au retour du sentiment religieux. L'optimisme scientifique et les bienfaits de la civilisation industrielle sont remis en question. C'est la fin des tranquilles certitudes, qui débouche sur le rejet des valeurs rationnelles et de l'emprise de la science. Ce changement d'atmosphère va s'illustrer dans une série de faits. En premier lieu la construction de la basilique du Sacré Cœur sur la butte Montmartre à partir de 1875. Cette réalisation a pour origine le Vœu national. Ste Thérèse et l'enfance spirituelle. Un autre renversement de perspective se réalise aussi avec le saint Suaire. En 1898, l'italien Secundo Pia réalise la première photographie du linceul et se rend compte qu'il présente les caractéristiques d'un négatif : l'image obtenue s'avère en effet plus contrastée que celle qui est directement visible. Puis ce sont les apparitions de Pellevoisin, dans le Berry, en 1876 avec le scapulaire du Sacré Cœur.

Conclusion : Le XIX^e siècle accumule les matériaux qui vont servir à édifier l'armature de notre époque. Il en a défini les contours. Comme le dit Philippe Muray, faire l'histoire littéraire du XIX^e siècle, c'est découvrir l'histoire politique du XX^e. Ce siècle a construit notre modernité. C'est une époque qui a connu des révolutions dans presque tous les domaines, s'ouvrant à toutes les utopies, plaçant ses espoirs dans les idées nouvelles, ce qui l'a conduit à divorcer de l'Eglise.

Le XIX^e siècle a beaucoup à nous révéler. Nous n'en avons pas fini avec lui et c'est sans doute l'un des messages que la Vierge est venue nous délivrer. Le tournant de nature eschatologique que prennent Ses apparitions précisément au cours de cette période n'est pas sans lien avec le climat spirituel qui s'y est développé.